"Je ferai un attentat comme Mohamed Merah" : un an ferme – et dans un an ?

écrit par Christine Tasin | 21 mars 2017

Illustration : la Nef des fous, de Jérôme Bosch

Ils veulent décidément traiter les terroristes en puissance comme des voleurs de bicyclette.

C'est une faute grave, très grave. Ils ont le sang de nos enfants sur leurs mains. Et ils s'en moquent royalement. Au nom de prétendus droits de l'homme des inhumains, des barbares devraient avoir la possibilité de tuer ?

http://www.larep.fr/saran/justice/2017/03/18/je-ferai-un-attentat-comme-mohamed-merah_12326163.html

La détention préventive, jamais ?

Le Guantanamo français, jamais ?

Comment imaginer un instant que le type décrit ci-dessous soit récupérable ? Dans le climat actuel, avec les mosquées actuelles, avec l'EI, avec les Frères musulmans, avec les barbus et les voilées qui patrouillent partout...

J'opterais volontiers quant à moi pour la Guyane, afin que ces olibrius tiennent compagnie à Taubira en cassant des tas de cailloux, on pourrait aussi les prendre pour tester vaccins et médicaments, ils serviraient au moins à l'humanité qu'ils détestent et veulent détruire...

Nous payons lourd le syndrome de *L'Histoire de la Folie* de Foucault, fabuleux ouvrage qui expliquait comment, au Moyen Age, on se débarrassait des « fous » (traduisez ceux qui ne respectent pas l'ordre établi) en les abandonnant sur des barques qui descendaient la rivière... Une forme d'ostracisme barbare. Parce que, chez les Grecs, l'ostracisme faisait suite

à un procès en bonne et due forme, protégeait explicitement la Cité de dangers recensés.

C'était fort intéressant en 1976, nous étions entre nous, nous étions encore dans l'idée des 30 Glorieuses, même si le chômage et le regroupement familial commençaient leur oeuvre destructrice ; nous n'avions pas vraiment besoin d'exclure, les prisons jouaient leur rôle, étaient plutôt dissuasives et les peines de longue durée n'étaient pas rares. La peine de mort existait encore mais n'avait plus guère d'utilité.

On pouvait effectivement juger que mettre sur un bateau ceux qui pensaient mal, ceux dont on ne savait pas quoi faire, était barbare. On a appris à accepter l'autre, à penser à le soigner, à le prendre en considération, à l'écouter...

Là où ça ne va plus c'est que, bouffés par ce syndrome de la folie dénoncée par Foucault, ajoutée à l'esprit gauchiste, nous refusons de mettre sur une barque, une galère ou dans un camp loin de chez nous celui qui nous pourrit l'existence actuellement au point de menacer explicitement la vie des nôtres. Et là rien ne va plus...

Nous devons nous libérer de nos entraves, de nos peurs, du politiquement correct et penser aux nôtres et à notre pays, d'abord. On n'y arrivera pas autrement.